

L'ABEILLE DE LA NOUVELLE-ORLEANS. NEW ORLEANS PUBLISHING CO. LIMITED.

323 rue de Carondelet. N. O., La. 1911.

FOR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC.

SE SOLLIDENT AU PRIX REDUIT DE 50 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Table with 2 columns: Temperature (Fahrenheit/Centigrade) and Date (Du 22 juillet 1911). Rows show morning, day, and evening temperatures.

Déclarations d'El Mokri,

Ministre Chérifien des Affaires Etrangères.

En présence des derniers incidents survenus au Maroc, un correspondant a cru devoir demander au ministre des affaires étrangères chérifiennes comment il envisageait la situation. El Mokri a bien voulu lui faire la déclaration suivante :

Sa Majesté le sultan, avec le concours de la mahalla de l'Oboussa et l'aide de la France qu'elle a réclamée dans l'exercice de sa souveraineté et de son indépendance pour porter secours à Fez, a rétabli l'ordre dans la province autour de la capitale.

Certains journaux continuent à déclarer que la situation n'a jamais été grave à Fez et que la France a cherché dans un prétexte à envoyer ses troupes dans la capitale chérifienne. L'optimisme que l'on pat à un certain moment professer, — et je n'ai moi-même pas échappé à cette tentation — était basé sur une ignorance des événements.

Etant sans nouvelles de Fez, les courriers étaient en route, il était difficile de s'imaginer quel était la situation exacte. Or, depuis que le général Moïner a débarrassé la route et rétabli l'ordre, j'ai reçu un rapport de sa Majesté le sultan d'où il apparaît en toute évidence, que si les troupes françaises n'étaient pas arrivées vite, un désastre se serait produit à Fez. Le danger qu'on y a couru a été très grand et Sa Majesté le sultan s'est décidée à faire appel à la France en voyant que la situation était réellement désespérée. La ville, assiégée de tous côtés par les rebelles, manquant de munitions, d'argent et de vivres, ayant à redouter de plus le très mauvais état d'esprit des troupes, il n'y avait que deux solutions possibles : ou capituler et livrer la ville à des fanatiques, ou demander le secours de la France. Cette dernière solution a été choisie dans l'intérêt de la nation chérifienne, des étrangers résidents et de la population de Fez restée fidèle.

On a pu s'étonner de voir cer-

ains étrangers résidents à Fez ne pas partager cette manière de voir et demeurer optimistes, même pendant le siège. L'explication en est simple. Ils ignorent le manque d'argent et de munitions, que le makhzen cache avec soin longtemps qu'il put.

Le sultan a fait appel à la France au nom même de l'acte d'Algérie, et l'intervention française basée sur les principes de l'acte d'Algérie ne touchant ni à la souveraineté ni à l'intégrité du pays ne pouvait changer l'état politique du Maroc, d'autant plus, et les déclarations de M. Cruppi sont là pour le justifier, que l'action de la France ne devait être que temporaire. Le sultan ne s'attendait pas du tout à l'action de l'Espagne à Larache et à El Ksar.

L'opinion en France

La solution de la question marocaine, d'après les dernières dépêches reçues, ne se fera pas longtemps attendre.

On semble croire en France que le moment est venu pour que l'Allemagne fasse connaître ses prétentions. Si la situation actuelle se prolongeait encore, les relations internationales pourraient en souffrir.

Le "Foreign Office" garde un silence profond à l'égard de la question; mais on sait que les entretiens se poursuivent et sont fréquents, entre le Baron Von Kiderlin Waechter, secrétaire du Ministère des Affaires étrangères d'Allemagne, et M. Jules Cambon, ambassadeur de France à Berlin.

La Presse française paraît n'avoir aucun espoir de voir s'arranger les choses par la voie diplomatique.

Elle dit, sinon ouvertement, du moins implicitement, que la facilité des conversations de Baron Kiderlin-Waechter et de M. Carabon, est déjà démontrée.

Le récent discours du chancelier anglais David Lloyd George prononcé à Londres devant une assemblée de banquiers, est considéré comme un avertissement à l'Allemagne; il a aussi une signification très heureuse pour la France dont la politique est assurément la seule que puisse suivre une nation forte de son droit.

La Presse s'exprime sur un ton plutôt calme, mais son langage laisse deviner qu'elle trouve brutale la façon dont l'Allemagne veut obliger les nations à ouvrir des négociations.

Le Temps qui a d'étroites relations avec le gouvernement, déclare que l'Allemagne a perdu la confiance des puissances de l'Europe.

Le mariage du prince impérial.

On a conservé au Louvre, absolument intact, le mariage où le prince impérial prenait chaque matin ses leçons d'équitation.

C'est une vaste salle à colonnes comprise entre le Chai du Louvre et les jardins de Carrousel. Dans le fond de cette salle on voit encore la tribune à fond bien orné d'abellies, du haut de laquelle l'Empereur assistait aux leçons. Les colonnes, d'un art décoratif extrêmement curieux et original, sont ornées de chapiteaux à têtes de cerfs, de sangliers et de chevaux sculptés par Frémiet.

Les tapis de la piste a été seulement remplacé par un carrelage, et la salle est utilisée aujourd'hui par l'exposition des moulages d'antiques. Bien peu de visiteurs connaissent ce coin du Louvre. C'est pourtant l'un des plus intéressants pour ceux qui aiment les souverains.

An-dessous, on trouverait les courtes du prince, intactes également et portant au dessus de chaque "box" les noms des chevaux inscrits en lettres d'or sur des cartouches de chêne clair.

REZONVILLE.

Il y a des batailles dont l'induction pèse sur plusieurs générations d'hommes. Elles ont plus d'intérêt militaire, elles ont une portée mondiale. La bataille de Rezonville est de celle-là. Elle fut, dans l'année terrible, au point tournant de notre fortune. C'était un journaliste parisien.

Cette bataille, nous l'avons gagnée. Et cependant Bazaine ne voulut pas de la victoire. Il était vainqueur à neuf heures du soir. Pourquoi donc, à onze heures, et pour la stupefaction de tous, Allemands et Français ordonna-t-il la retraite?

La solution de ce problème psychologique, on la cherche de puis quarante ans. En ce moment, dans le cinquième volume de sa belle histoire du maréchal Canrobert, M. Germain Bapst nous propose une réponse qui pourrait bien être la vraie réponse.

La reconstitution de cette bataille lui a coûté plus de vingt ans d'efforts. Il en a revêtu toute l'action et nous ne dirons pas minute. Il n'en a pas seulement étudié sur place les péripéties; il n'a pas simplement scruté à fond les archives, rapports, dépêches, carnets de campagne. Il en a encore interrogé tous les survivants quelque peu notables; plus de deux mille. Il les a conduits, avec une obstination critique infatigable, à fouiller leurs moindres souvenirs, à peser leurs doutes, à préciser leurs incertitudes. Et, de cette journée mémorable du 16 août, il a composé le récit le plus évocateur, le plus vivant et le plus dramatique que l'on puisse lire.

Dans son livre sur "La Manière dont combattent les Français", le prince Frédéric-Charles, qui venait, depuis toutôt quinze ans, d'étudier notre caractère écrivait: "Une bataille perdue n'est souvent qu'une bataille que l'on croit perdue. C'est celle où un général, dont l'âme est mieux trempée que l'adversaire, tire des salves triomphales et force l'histoire à le proclamer vainqueur. Et le prince ajoutait: "C'est l'âme qui gagne les batailles ou les perd".

Il y avait pour expliquer l'issue paradoxale de Rezonville, une crise d'âme à comprendre. Après une bataille de douze heures, où 13,000 de nos soldats sont morts et où les pertes allemandes sont plus cruelles encore, Bazaine ne consulte aucun de ses lieutenants. Arrivé à son quartier général, il déclare n'avoir ni avis, ni ordre à donner; et non plus aucun renseignement à demander. A dix heures du soir, il venait de dicter cette lettre pour le général Coffinières: "Nous avons livré aujourd'hui une bataille "heureuse" pour nous.

Peu après, on lui apporte une dépêche où le ministre de la guerre parlait de combiner les opérations de l'armée de Bazaine avec celle de Mac-Mahon, qui venait à Châlons. — Combinez ses opérations avec celles-là, jamais. Plutôt se retirer sous Metz. Bazaine avait la prétention d'agir seul. Il cachait ses agissements à son chef d'état-major lui-même, ce n'était pas pour s'en ouvrir à Mac-Mahon.

Pourtant, il faut un prétexte à cette retraite. Je le trouve dans une communication du général Soleille: "Nous allons manquer de munitions!" Mais en se retirant sur Metz, il n'en prévient

loyalement ni le ministre à Paris, ni l'empereur, en route sur Verdun, ni Mac-Mahon, autour de Châlons. Il leur laisse croire qu'il prendra par le Nord la route de Verdun. Et voilà comment il prépare la capitulation de Sedan.

Un article de M. Herman Bang.

M. Herman Bang, le poète et critique danois qui a dirigé à Paris les premières représentations ibésiennes, est un adversaire résolu des théâtres de verdure. Un article qu'il vient de publier dans un journal de Copenhague nous expose ses raisons. Le théâtre de verdure ou de plein air n'a, dit-il, d'intérêt que pour les yeux. Il présente un spectacle à décor agréable et frais, mais qui n'a rien à faire avec l'art dramatique. L'art dramatique a pour objet d'exprimer les passions. Le décor n'est que le moyen de rendre plus pittoresques, ou même pittoresques, les groupes s'y disposent à merveille et peuvent charmer la vue; mais c'est tout. Encore ce cadre ne suffit-il pas dans toutes les circonstances. Lorsqu'à Copenhague on a joué "Antigone" dans un théâtre de verdure, il a bien fallu employer quelques portants de toile peinte pour évoquer Athènes et ses frontons antiques; mais une drôle de figure dans la forêt danoise. L'art du comédien a surtout pour objet d'exprimer les secrets de l'âme par des moyens corporels. Dans un théâtre de plein air, ce but ne serait éternellement atteint. Le spectateur, trop éloigné de la scène, ne distingue ni les jeux de la physionomie ni les nuances de la voix. Il ne sent même pas l'influence du regard, il ne lit point dans les yeux de l'acteur les sentiments qui doivent s'y refléter comme dans des miroirs. Quel résultat peut donner l'art dramatique, ainsi privé de ses principales ressources? Un seul: il habitue les comédiens à grossir leurs effets, à forcer leur voix, à prendre un ton déclamatoire, à exagérer, à fausser leurs attitudes et leurs gestes. Ces reproches adressés au théâtre de plein air, M. Herman Bang les étend au Théâtre de M. Max Reinhardt. Celui-ci, comme on sait, passe pour le plus général des impressionnistes. Après avoir donné dans son Théâtre intime des représentations qui furent des modèles de goût et de mesure, il a voulu, dans son Zirkus, faire une place plus grande à la mise en scène, à un décor, à une agencement. Les auteurs, dit-il, M. Bang, le public est le drape d'un mirage qui l'éblouit momentanément; mais il finira bientôt par reconnaître qu'à force de soigner l'accessoire on néglige l'essentiel, qui est l'ouvrage du poète.

Mort d'un singe.

On sait, est mort! Tous les Parisiens l'ont bien connu, ce singe extraordinaire qui est son heure de célébrité et connaît la gloire. Mangeant, fumant, jouant aux cartes et mis comme un parfait gentleman, ce chimpanzé était sympathique; il adorait son bar-

num et lui obéissait au doigt, parfois il entrait dans des colères épouvantables, mais le maître le morigénait et savait le ramener à la raison.

Il était un fervent de la pédaie, et on se le rappelle tout net autour de bouteilles vidées posées sur la scène. Hélas! il aimait peut-être un peu trop l'alcool et on se rappelle encore certain dîner que lui offrirent des artistes et où il se "pocharda" d'une façon extraordinaire.

Verons-nous le voir sur ce singe qui nous amusa, écrit au Parisien, et dont la dépouille va faire l'ornement de quelque musée.

Secours aux noyés

La plupart des profanes ne connaissent le physicien Réaumur que par le thermomètre dont il est l'inventeur. Mais l'illustre savant a beaucoup d'autres titres à notre reconnaissance. Sans parler de ses nombreux travaux sur la porcelaine, le fer doux, la botanique et l'incubation artificielle, il convient de signaler, d'après la "Chronique médicale", un curieux mémoire qu'il fit éditer en 1740 par l'imprimerie royale sur les moyens de rappeler les noyés à la vie. Après avoir énuméré les diverses méthodes usitées en son temps, Réaumur les critique et s'élève surtout contre celle qui consiste à saisir le patient par les pieds, puis à le suspendre la tête en bas pour le vider comme une cruche. "Il est préférable, dit-il, de le placer dans un tonneau défoncé aux deux bouts qu'on route dans tous les sens afin de favoriser l'écoulement du liquide." Préférable peut être; cependant la méthode est encore bien brutale. Réaumur paraît mieux inspiré quand il conseille d'envelopper le noyé dans des couvertures chaudes, un lien de le laisser un et froid sur le rivage. Mais, cette maxime à part, toutes ses idées nous semblent singulières. Dans son zèle à resusciter le malade il propose des moyens qui étonnent d'un savant tel que lui: faire avaler un noyé de l'alcool ou des spiritueux; si l'on n'a pas de liqueurs sous la main, le remplacer par de l'urine chaude. Dans le cas où ces remèdes ne réussissent point, il en reste un dernier: introduire dans l'estomac du patient de la fumée de tabac. A cet effet, on casse en deux le bout d'une pipe; on enfonce le tuyau libre dans la bouche du noyé et l'on y souffle de toutes ses forces la vapeur tirée du fourneau. Un académicien, ami de Réaumur, a été témoin de l'expérience; il peut, "de visu", en garantir l'heureux et rapide succès.

Le "Luth doré".

M. Pierre de Bouchaud n'en est pas à son premier volume de vers; il a déjà publié, en dehors de ses travaux historiques, plusieurs recueils qui proviennent d'un goût de métier et de vocation. Son dernier volume, "Le Luth doré", est remarquable par le ton, l'ampleur, la sincérité et l'inspiration. Le talent de M. de Bouchaud n'est pas compliqué; on n'y voit jamais cet effort de recherches sentimentales et de réveries malicieuses qu'affectent certains poètes contemporains. Sa poésie est droite, profonde, émanant de l'âme et de la vérité des sentiments. Ce qui s'en dégage surtout, c'est un sens exquis de la nature avec une intensité toujours délicate et une mélancolie infiniment nuancée. Il nous en donne l'émotion plus encore que la description. Une partie du li-

vre, "l'île de Oyrria" etc., contient des évocations antiques saisissantes et des thèmes sur l'Italie d'un charme pénétrant. M. de Bouchaud a toujours admirablement chanté les villes italiennes. L'Italie est son objet de prédilection, celui qui fait frémir les cordes les plus sonores de ce "Luth" dont son dernier livre nous résume la symphonie.

LA VAGUE DE CHALEUR.

Une vague de chaleur — celle que est désormais l'expression consacrée — une vague de chaleur déferle sur Paris. Les restaurants du bois, désertés depuis une semaine, regorgent de couvées et il faut se rabattre sur ceux de la ville si l'on tient à dîner à l'aise. La vague de chaleur n'épargne pas le Nouveau Monde plus qu'il l'Ancien, elle y sévit au contraire avec une extrême violence. Les bureaux météorologiques d'outre mer accusent une température extraordinaire et prédisent qu'elle aura une certaine durée. Le nombre des décès dus à la chaleur a été la semaine dernière, de 201 à Chicago, 110 à New York, 67 à Philadelphie, 46 à Cleveland, 45 à Boston, 26 à Pittsburg, 23 à Kansas City, 18 à Saint-Louis, 12 à Cincinnati. A New York, dans la journée, la température a dépassé 100 degrés Fahrenheit, ce qui ne s'était jamais vu depuis 1838. On commence à redouter dans les villes une disette de lait et de glace, car il est impossible de faire face aux demandes de la consommation, et beaucoup de magasins se trouvent démunis. Une des grandes préoccupations du public, et qui fait honneur à son loyalisme, est de savoir comment le président Taft supporte cette chaleur. Quand deux passants s'abordent dans la rue leur première question est: "Comment croyez-vous que va le président?" On sait que M. Taft pèse 322 livres et, à cause de ce record on lui a fait une médaille sur le banc d'Heald, à 30 miles au sud-est de Galveston, est en détresse.

Bateau-phare en détresse.

Washington, 24 juillet.—Un diagramme parvenu ce matin au département de la marine, demande que le bateau-phare No. 51 mouillé sur le banc d'Heald, à 30 miles au sud-est de Galveston, est en détresse.

Le corps douanier "Windom".

Le corps douanier "Windom" reçu l'ordre de lui porter secours.

Un record de vitesse aérienne.

Par ce temps d'aérostation on tout petit fragment d'étoffe évocateur, un musée de l'armée, le voyage aérien peut-être le plus extraordinaire qui ait été accompli. Il semble, en tous cas, que le record de la vitesse et de la distance soient affirmés à par ce modeste souvenir, offert par M. Laage.

FORT ESPAGNOL.

Le programme de cette semaine au Fort Espagnol est très bien composé. La musique est excellente, puis c'est l'orchestre de la Fonction qui l'exécute, les vues du cinématographe sont nouvelles et intéressantes et le vaudeville est amusant.

Mort de Mile Marie Laudumiey.

Mlle Marie Laudumiey est morte hier soir à l'âge avancé de 75 ans. Elle était bien connue et très répandue en ville parce qu'elle appartenait à une des familles les plus distinguées du pays, et pendant un nombre d'années y avait été professeur de musique.

Depuis qu'avec les années ses forces s'étaient affaiblies, Mlle Laudumiey avait renoncé à la vie active. Ses funérailles auront lieu ce matin. Elle était membre de la Société des Dames Beauvilliers, une société d'entraide dont ses amis lui rendront les derniers devoirs.

La Célébrité.

A quoi tient la célébrité. Voilà un modeste petit village de trois cents habitants, Sacouin, près de Soissons, dont le nom va retentir dans le monde entier par la voie de la presse, comme étant le village le plus sain du monde.

En effet, six couples de villageois viennent d'y célébrer leurs noces d'or, c'est-à-dire leur cinquantième année de mariage. Voici les noms de ces braves gens:

- M. Blondeau, né en 1835, épouse la 22 février 1857 Mile Leroy, née en 1835; M. Lévêque, né en 1835, épouse le 20 septembre 1858 Mile Maquoy, née en 1840; M. Malherbe, né en 1838, épouse en 1859 Mile Bligue, née en 1837; M. Brabant, né en 1838, épouse Mile Vallée, née en 1840; M. Bligue, né en 1839, épouse en 1860 Mile Valerand, née en 1840; M. Demart, né en 1836, épouse le 26 juin 1861 Mile Dubois, née en 1835.

Le bateau-phare No. 51 est mouillé par sept brasses de profondeur à sept de distance de l'entrée du port de Galveston.

C'est un bateau à hélice dont l'équipage compte 13 hommes.

L'ABEILLE

— DE LA — NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne.

Edition Hebdomadaire.

Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PARANES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris: \$12.00 l'an; \$6.00 6 mois; \$3.00 3 mois.

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger port compris: \$18.00 l'an; \$9.00 6 mois; \$4.50 3 mois.

EDITION HEBDOMADAIRE

Pour les Etats-Unis, port compris: \$3.00 l'an; \$1.50 6 mois; \$0.75 3 mois.

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger port compris: \$4.50 l'an; \$2.25 6 mois; \$1.12 3 mois.

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Feuilleton

— DE —

L'ABEILLE DE LA N. O.

No. 17. Commencé le 6 juillet 1911

VENGEANCE AVEUGLE

GRAND ROMAN INEDIT

Par JEAN D'ALERIA

PREMIERE PARTIE

MICHEL & Cie

XIII

EN COUR D'ASSISES

Suite.

Le premier conseil d'administration fut dissous et un nouvel

appel de fonds décidé. Comme cette entreprise promettait d'être excellente, que le premier échec était facile à réparer avec des gens actifs, intelligents, apportant de nouveaux capitaux, Guy, auquel l'offre en avait été faite, accepta d'entrer comme administrateur délégué dans la nouvelle combinaison.

Le jeune duc accepta d'autant mieux qu'il connaissait parfaitement la valeur de l'affaire qu'il avait été à même d'étudier comme ingénieur et dans laquelle il avait engagé presque toutes les capitaux dont il pouvait disposer; il se trouva même dans l'obligation, pour compléter son apport, de contracter un emprunt de cinquante mille francs.

En somme, un nuage avait seulement passé, volant en instant le brillant avenir que Guy, plein de confiance, pensait voir bientôt de nouveau rayonner devant lui.

Quels graves incidents avaient donc pu se produire pour que nous retrouvions, au bout de trois mois à peine, la due de Belmont sous le coup d'une arrestation, se suicidant à deux pas de sa femme et de sa mère préférant la mort à la honte d'être traité chez le juge d'instruction.

Dans quel piège avait pu tomber ce vaillant, ce digne et loyal descendant d'une longue lignée de preux ?.....

Ce courageux travailleur, ce fils modèle, ce mari parfait, ce père irréprochable, avait-il donc pu faillir un instant.... céder à quelque vertige, commettre quelque inexplicable folie ?

Nous allons l'apprendre, car la mort n'a pas voulu de lui; et nous le reverrons à la cour d'assises, s'étant rasé, disantant pied à pied devant ses juges et contre ses détracteurs.

Ce fut aussitôt après les vacances, et dès la rentrée à la cour, que le rôle des assises appela l'affaire du duc de Belmont, affaire sensationnelle s'il en fut!

Jamais au jour des grandes assises, ne se vit au Palais pareille affluence de monde, monde parmi lequel l'élément oratoire et féminin dominait.

Ajoutons qu'un grand courant sympathique animait l'assistance, et que la curiosité seule n'avait pas suffi à remplir la salle de gens qui ne formaient pas le public ordinaire des audiences.

C'était une sorte de manifestation en faveur du prévenu.

Le charme d'Irène l'avait fait succéder favorablement, malgré la rotture favorisée et les incidents de son romantique mariage.

De sorte que le Faubourg, en masse, se portait moralement garant de l'innocence du noble coénué.

Les journaux conservateurs menaient dans ce sens, ce fut campagne, et tiraient bien parti du suicide avorté.

Tout au royaume s'échafaudait, on laissait entendre discrètement qu'un piège honteux avait été tendu, tantôt par le propre père de la jeune duchesse, tantôt par un ancien prétendant à la main d'Irène, qui se vengeait ainsi lâchement de rival qui l'avait jadis évincé.

De leur côté, les journaux socialistes, radicaux, gouvernements, donnaient, naturellement, la note contraire, ne perdant pas une si belle occasion de tomber sur la noblesse, voire même sur les administrateurs des Grandes Compagnies, sur l'infâme capital, en général et en particulier.

Donc, toutes les trompettes sonnaient leurs fanfares et passionnaient tellement le public, que ce procès prenait les proportions d'un événement politique.

Avant l'entrée de la cour, des conversations s'échangeaient à voix basse parmi ceux et celles qui, grâce à des relations dans la magistrature ou le Parquet, avaient pu pénétrer dans la salle des assises et prendre place sur les bancs, tandis que, derrière et séparé par une balustrade, le public ordinaire, debout, s'entassait.

Il y avait là des gens qui, venus dès le matin, avaient pris les meilleures places, près de la barrière contre laquelle ils pouvaient s'appuyer, non sans lever des regards d'envie sur les heureux possesseurs de cartes.

Ceux-là, tranquillement assis, attendaient patiemment (nous allons dire le lever du rideau), l'arrivée des magistrats, du jury et, enfin, de l'accusé....

— Il n'y a encore personne sur le banc des témoins, remarque un gros dame, sans doute une habitante du Palais de Justice....

— Oroyez-vous, demanda une très-jolie et très-élégante brune, que ces deux malheureuses duchesses viendront déposer ?....

Cette question s'adressait à un avocat en robe qui avait introduit dans la salle la charmante personne, une marquise fort bien posée dans le Faubourg, et avec laquelle il flirtait consciencieusement.

— Je ne crois pas que leur déposition soit nécessaire dit celui-ci.

— Ah! tant mieux! s'exclama la marquise qui, si elle-même, regrettait peut-être cet incident et la poignante émotion qu'elle en était éprouvée.

Elle se retourna toutefois pour lancer un regard indigné à un gros homme rouge et barbu, qui venait de dire assez haut :

— Il avait compté sur son beau-père, ce duc de la marmelade, qui croyait se refaire en enlevant une riche héritière.... mais on n'a pas voulu lâcher sa radis.

Et voilà son gendre en cour d'assises.... en route pour Cayenne ou Noamés.

— Ecoutez moi donc ce plein de soupe, daubant bravement sur un homme qui ne peut pas lui répondre.... Quand on a cette bobine-là, on ferme sa boîte à sottises.

— C'était un brave ouvrier, à la physionomie ouverte, qui venait de répondre ainsi à un gros homme.

Celui-ci roula des yeux farouches, mais se contenta de bredouiller quelques mots confus.

Un garde s'approcha pour s'enquérir du bruit de ces conversations, et menaçait leur auteurs d'expulsion, lorsque l'huissier annonça d'une voix claire :

— Messieurs.... la Cour....

Le président des assises et ses deux successeurs en robe rouge s'élevèrent leur entrée.

Il s'assèrent tandis que les jurés s'installaient à leurs places. L'accusé parut, amené par les gardes.

Un marmare sympathique courait dans la salle, aussitôt ré-

primé par le président, qui prit la parole en ces termes :

— Je prévins le public que toute marque d'approbation ou de désapprobation m'obligerait à faire évacuer la salle.

Corrompuet vêtus, très pâle, mais très digne, Guy de Belmont avait la physionomie froide et impassible.

Il parcourut la salle d'un regard ferme qui, soudain, s'adressait.

Presque à côté de lui, près de la barre du tribunal, deux femmes, strictement voilées et vêtues de noir étaient assises. Guy avait tout de suite reconnu Irène et la duchesse douairière.